

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\) Item18. Val-Richer, Mardi 8 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

18. Val-Richer, Mardi 8 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Elections \(Angleterre\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est une réponse à :

[18. Boulogne, Dimanche 6 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)

Ce document est une réponse à :

[19. Paris, Hôtel Bristol place Vendôme, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)

[22. Paris, Jeudi 10 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-08

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Vous arrivez aujourd'hui à Paris. Peut-être y êtes-vous déjà, car de Beauvais à Paris il n'y a que huit postes et demie.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°43/67-68.

Information générales

Langue Français

Cote

- 83, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/294-300

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°18 Mardi 8 3 heures

Vous arrivez aujourd'hui à Paris. Peut-être y êtes-vous déjà, car de Beauvais à Paris il n'y a que huit postes et demie. Vous y devez trouver je ne sais combien de lettres, les N°11, 12, 13 d'ici, 15 de Caen et 16 d'ici. J'ai reçu ce matin votre dernier mot de Boulogne, N°18.

Je ne vous réponds pas sur le sujet dont vous me parlez. Nous en causerons en pleine liberté. Il n'y a pas un de vos sentiments que je ne comprenne et qui ne me plaise dans le sens le plus intime et le plus sérieux de ce mot, si souvent profané. Gardez-les tous dearest ; ce sont des notes justes, l'harmonie s'y mettra. Que seulement le calme physique vous revienne. Je suis sûr que si vous vous portiez bien vous ne seriez pas en proie à ces troubles dont vous vous plaignez. Vous avez le jugement si droit l'esprit si haut et si fin que certainement, quand l'état de vos nerfs n'y fait pas obstacle vous savez voir toutes choses, choses et personnes, comme elles sont, mettre chacune à sa place, en vous-même comme au dehors, choisir décidément ce qui est vrai, juste, ce qui vous convient, et accepter, dans votre choix, les inconvénients, les difficultés, les peines même la part de mal enfin, inséparables de toute résolution. comme de toute situation humaine. Vous voulez que je vous apprenne à être calme. Je ne sais pas un si beau secret. Mais si j'ai un peu de calme, c'est que pour mes sentiments aussi bien que pour mes actions, dans ma vie intérieure comme dans ma vie extérieure, j'ai assez de prévoyance et peu d'irrésolution. Quand quelque chose commence en moi ou autour de moi, j'en vois promptement et d'un coup d'œil assez libre toutes les faces, toutes les conséquences. Si j'accepte, j'accepte sans hésitation sans retour le bien et le mal, la joie et la peine, l'avantage et l'embarras, le mérite et le tort même, s'il y en a. Et dans la suite, à mesure que les choses se développent et portent leurs fruits, bons

ou mauvais, je ne suis pas plus incertain qu'au début. Je ne connais guère le regret ni le repentir. Je veux ce que j'ai voulu ; je me tiens à ce que j'ai fait. Je n'ai point la prétention que ma vie soit sans souffrances et ma conduite sans fautes. Je porte le poids des unes et la responsabilité des autres sans m'en plaindre, sans en déplacer les causes, car ces causes, je les ai en général connues et voulues. En général, dans chacun de mes sentiments, de mes actes, je pressens leur avenir et j'y consens. Et s'il m'arrive, comme il m'arrive en effet de n'avoir pas tout prévu, je ne m'en prends qu'à mon insuffisance et j'y consens encore ; car à tout prendre, en fait d'intelligence et de sagacité, je n'ai point droit de me plaindre de la part que Dieu m'a faite. En tout, je suis soumis, Madame, soumis aux imperfections de la condition humaine à mes propres imperfections aux volontés de Dieu, à mes propres volontés. Je ne me révolte point; je ne me tracasse point ; je ne délibère point à chaque minute, je ne tâtonne point à chaque pas. Je veux surtout de l'unité dans mon âme et dans ma vie, et pourvu que l'ensemble me convienne, je ne marchande pas sur les détails. Quelle est, dans cette disposition la part de mon naturel et celle de ma volonté ? Je l'ignore ; mais si j'ai quelque sérénité, voilà à quoi elle tient.

Vous êtes femme, dearest, et par conséquent, un peu plus mobile, un peu plus accessible que moi à l'empire des impressions du moment. Mais vous avez beaucoup d'esprit, de raison, de courage, de dédain. Vous allez naturellement à tout ce qui est grand, simple. Soyez sûre qu'avec un peu de santé et d'habitude, il vous viendrait... laissez-moi dire il vous viendra du calme. J'ai du bien à vous faire, comme du bonheur, à vous donner. Vous me dîtes que je vous ai aidée à supporter vos peines. Je vous aiderai à vous affranchir de ces troubles intérieurs, de ces incertitudes de ces luttes répétées où l'âme se lasse et perd sa force la force dont elle a besoin, et pour résister, et pour jouir. Que je serais heureux de voir la sérénité se répandre sur votre noble physionomie, et de goûter le charme infini de votre affection. sans crainte qu'elle vous fasse mal !

Je voulais vous parler des élections anglaises qui prennent, ce me semble, un tour bien conservateur. Mais je n'y ai plus pensé. A demain les affaires. Adieu. Vous ne vous figurez pas ou plutôt vous vous figurez bien avec quelle impatiente j'attends votre première lettre de Paris. G.

Mercredi 10h.

Je reçois à présent même votre N°19 de Paris. Au nom de Dieu, calmez-vous, soignez vous. Que la fatigue du voyage, de l'absence, de la mer disparaîsse. Je me charge du reste. J'attends votre réponse à ma proposition pour la semaine prochaine. Les N°12 et 18 vous ont été adressés à Londres. Le N°15 à Boulogne, porte restante- il était écrit de Caen. Le N°17 vous a été adressé à l'hôtel Bristol.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 18. Val-Richer, Mardi 8 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-08

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/906>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 83

Date précise de la lettre Mardi 8 août 1837

Heure 3 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Anglais qui
s'occupent de
l'art de la
peinture

On nous a donné
de l'assurance, de bon
avis, et nous n'avons
pas été déçus. C'est une
vraie école.

917

Vous arrivez aujourd'hui à Paris.
Peut-être y êtes-vous déjà, car je débarquais à Paris il
y a que huit jours et demie. Nous y avons trouvé
peu de chose, sauf de lettres, le 10, 11, 12, 13, 14, 15,
16 et 17 au matin. Le 16, vous le matin vous débarquez
dans la Bretagne, le 18. Je ne vous réponds pas sur le
sujet dans quoi me parlez. Nous en causerons en
plein liberté. Il y a pas un de vos sentiments que
je ne comprenne, et qui ne me plaise. Dans le sens le
plus intime et le plus étroit de ce mot, si vraiment
profond. Cherchez les bons devoirs ; le sens des mots
juste, l'harmonie d'y mettre. En écoutant le tableau
physique vous aviez. Il était très que, si vous
vous portiez bien, vous ne seriez pas en proie à ces
troubles dans vous vous plaignez. Nous avons le
jugement de Dieu, l'espérance de l'au-delà que,
certainement, quand l'état de vos corps n'y fait
pas obstacle vous trouvez dans toutes choses, dans la
personne, dans celle d'autrui, quelle harmonie à sa
place, en vous-même comme en dehors choisis
évidemment ce qui est vrai, juste, ce qui vous
convient, et acceptez, dans votre choix, les
inconvénients, les difficultés, les peines même, la
peur de mal au fin, insurpassables de toute résolution
comme de toute situation humaine. Vous vouliez

que je vous apprends à être calme. Il ne sera pas sans faire. En tout, je suis, mais de plus en plus de calme. C'est que, pour imperfections, mes sentiments aussi bien que pour mes actions, dans ma vie intérieure comme dans ma vie extérieure, j'ai assez de préoccupations et peu d'indécision. Quand quelques vices viennent au moi ou autour de moi, j'en vois promptement et sans coup d'ail une, et libre toute le faire, toutes les conséquences. Si j'accepte, j'accepte sans hésitation, sans retenue, le bien et le mal, la joie et la peine, l'avantage de combattre, le succès ou le tort même, et y en ai. Si dans la lutte, à mesure que les vices se développent et portent leurs fruits, tout en mourant, je ne suis plus plus incertain qu'en début. Je ne connais qu'une le regret ou le repentir. Je veux ce que j'ai voulu ; je me tiens à ce que j'ai fait. Je n'ai point la prétention que ma vie soit sans souffrance, et ma conduite sans fautes. Je porte le poids des vices, et la responsabilité des autres. Sans rien plaigndre, sans en déplaire les autres, car ces vices, je les ai en général commis et voulus. En général, dans l'ordre de mes sentiments de mes actes, je proteste, bien avoué, et j'y lassé, et j'y m'assieds, comme il m'arrive en effet, de l'avoir par tout prévu, je ne m'en prends qu'à mon insuffisance, et j'y lassé, encore plus, à tout prendre, en fait d'intelligence et de sagacité, je n'ai point peur de me plaindre de la part que Dieu m'a

imperfections, ou volontés. Si je me je ne délivre point à chaque moment de la vie, dans cette lutte de ma conscience, je suis, dans cette lutte de ma conscience, vaincu.

Mon état, plus malade, des impressions, des regrets, de la naturellement, sans qu'elles n'aient fait... tellement. J'ai à vous donner à déporter, apprendre de la ce lutte force, la force pour faire l'œuvre de ce de j'entre

l'on est parmi si fait. En tout, je suis humble, humble aux
autres et que, pour imperfection de la condition humaine, à mes propres
actions, dans mes imperfections, aux volontés de Dieu, à mes propres
imperfections, j'ai volontés. Si je me révolte point, je ne me tracasse point;
je ne délibère point à chaque minute; je ne lâche
point à chaque pas. Je suis toutefois de l'ordre d'une
monseur et dans ma vie, je pourrai que l'insatiable me-
conscience j'ne marche pas par des le dehors. Quelle
est, dans cette disposition, la puissance de mon naturel et
celle de ma volonté? O! l'ignorance, mais si j'ai quelques
sécurité, voilà à quoi elle tient.

Vous êtes femme, dearest, et par conséquent un peu
plus malade, peu plus accessible que moi à l'empire
des impressions du moment. Mais vous avez beaucoup
d'esprit, de raison, de courage, de volonté. Vous allez
naturellement à tout ce qui est grand, simple. Soyez
bien qu'avec un peu de tant et d'autant, il vous
viendront.... laissez moi dire il vous viendront des
sécurités. Pas de bon à vous faire tomber au fonds,
à vous donner. Pour me dire que je vous ai aidé
à supporter vos peines. Je vous laisserai à vous
apprendre de ces troubles intérieurs, de ces incertitudes,
de ces fâcheuses répétitions de l'âme et laissez et prendez
force, la force dont elle a besoin et pour résister
à pour faire. Que je sois heureux de voir la
sécurité de répondre aux vostre nobles préoccupations,
et de prêter à dame infinie de votre affection

Quelle grande chose vous ferez mal !

Il voulait venir pour les élections Anglaises qui
provoquent, le mois d'août, un très long déplacement pour moi,
je n'y ai plus pensé. Il demanda le samedi à midi.
Vous ne vous figurerez pas, ou plutôt vous vous figurerez
bien avec quelle impatience j'attendis votre première
lettre de Paris.

—) Vendredi 10 a.

Le vendredi même votre 4^e à Paris, du nom de Rio,
calmez-vous, éloignez-vous. Loin la fatigue du voyage de l'Amérique, de la
mer dépareille. Je me charge, du reste, d'attendre votre réponse à ma
proposition pour la semaine prochaine. Le 5^e ou 6^e vous serez
retourné à Londres, le 8^e à Brest, puis返航. Il faut, soit au
lancier, soit à 9^e vous être admis à l'hôtel Bristol.

Peut-être y être
sûr à que bientôt
je m'asseoir dans
les salons de la
maison de Brestage
suffise dans une
pleine liberté
je ne comprends
plus entière et
profond. Quelle
juste, chevaleresque
physique vous
vous portez bien
troublé. Dans
jugez-moi. Si je
certainement, je
pas obéi de la
personne, tenu
place, ou vous
évidemment ce je
conviens et je
inconveniens, je
paris de mal
comme de bon